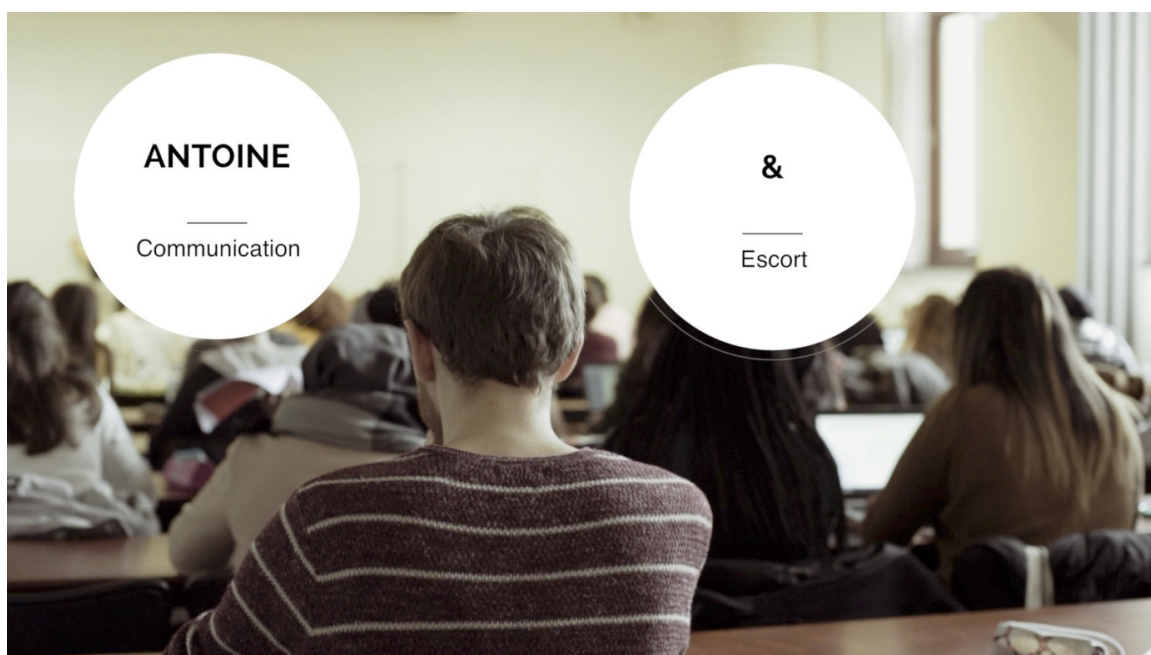




Enquête exploratoire sur les étudiant·es HSH et trans* actifs dans la prostitution / le travail du sexe à Bruxelles-Capitale et au-delà



Présentation d'Alias

L'asbl Alias travaille depuis 2009 auprès des HSH (hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes) et des personnes trans* actifs dans la prostitution/le travail du sexe en Région de Bruxelles Capitale. Alias développe des stratégies de promotion de la santé, de prévention/réduction des risques et d'inclusion sociale à travers plusieurs projets participatifs et une offre de services psycho-médico-sociaux : du travail de rue en ville et des permanences internet sur les sites d'escorting, des permanences médicales (dépistages IST/VIH, vaccins, PrEP), des permanences d'accueil, des activités collectives et communautaires et un suivi individuel. L'offre d'Alias est intégralement anonyme et gratuite. Notre objectif est de répondre aux besoins et d'accompagner les demandes du public. Nous proposons aussi une expertise sur la prostitution HSH et des personnes trans* auprès de nos partenaires.

Plus d'information : www.alias-bru.be

¹ Les illustrations utilisées dans ce rapport proviennent de la capsule vidéo « escort@student.bxl » réalisée pour Alias par Stéphane Leclercq (Mutation Production) ©.

Nous contacter : info@alias-bru.be

Présentation et objectifs de l'enquête

L'enquête a été réalisée entre juillet et décembre 2019 auprès d'étudiant·es HSH (hommes qui ont des rapports sexuels avec des hommes) et trans* engagé·es dans une activité de prostitution / travail du sexe avec trois objectifs :

- Établir un état des lieux du point de vue sociodémographique et des conditions d'activité.
- Identifier les besoins psycho-médico-sociaux en particulier en matière de promotion de la santé sexuelle et de réduction des risques – ainsi que leurs difficultés ou facilités d'accès aux droits sociaux.
- Faire connaître Alias et son offre auprès de ce public.

Définitions

Travail du sexe/prostitution : Alias utilise les deux termes ensemble pour refléter la diversité des réalités sociales de l'activité, cependant, un seul terme est parfois utilisé dans le rapport et le résumé du rapport dans un souci de facilitation de la lecture. Pour la réalisation même de cette enquête, le terme travail du sexe a été choisi pour prendre en compte l'ensemble des activités où un échange sexuel et/ou sensuel est proposé contre une rémunération matérielle ou financière (l'escorting, les camshow, les sugar babies, la prostitution, les acteur·rices porno, etc.).

Méthodologie

- Revue de la littérature disponible et pertinente.
- Questionnaire en 5 langues (français, néerlandais, anglais, portugais et espagnol) diffusé durant 2 mois et demi lors des permanences en ligne sur des sites d'escort (N=23), via des groupes sur Facebook (N=57) et des relais sur des comptes Instagram (N=4), à travers les activités d'Alias et les contacts des associations partenaires.
- Entretiens individuels semi-directifs contre un défraiement.

Échantillon

39 répondant·es au questionnaire étudiant·es et déclarant offrir des services à caractère sexuel et/ou sensuel, sauf une personne qui n'est pas encore travailleur·se du sexe et qui cherche à commencer cette activité.

8 entretiens semi-directifs. Les profils des personnes sont détaillés dans le rapport de recherche.

Limites

- Le public est difficile à atteindre parce qu'il est sujet à la stigmatisation. L'activité étant souvent gardée secrète, cela a constitué un grand frein à la recherche. Il a été difficile de trouver des répondant·es correspondant au profil, de trouver les bons espaces où diffuser l'enquête et de trouver des services PMS ayant connaissance de ces profils parmi leur public.

- Le questionnaire n'avait pas prévu de collecter d'information sur l'année d'étude des répondant.es ni par quelle voie le questionnaire leur est parvenu.
- Le thème des mécanismes de sortie de l'activité et des éventuels freins n'a pas été abordé.
- Pendant les entretiens, la forme d'une discussion en face à face a aussi été un obstacle à surmonter.

Profil socio-démographique des étudiant·es répondant·es

- 76,3% hommes cisgenre et 23,7% personnes trans* et non-binaires.
- 81,8% affirment avoir moins de 30 ans.
- 52,6% des étudiants sont homosexuels et iels sont 89,5% à être LGBTQ+.
- 21 personnes sont belges, les autres venant d'autres pays d'Europe ou du Brésil.
- 43,2% ont commencé l'activité il y a plusieurs années ; 24,3% il y a 1 an pour ; 21,6% il y a moins de 6 mois.

Conditions d'exercice de l'activité du travail du sexe

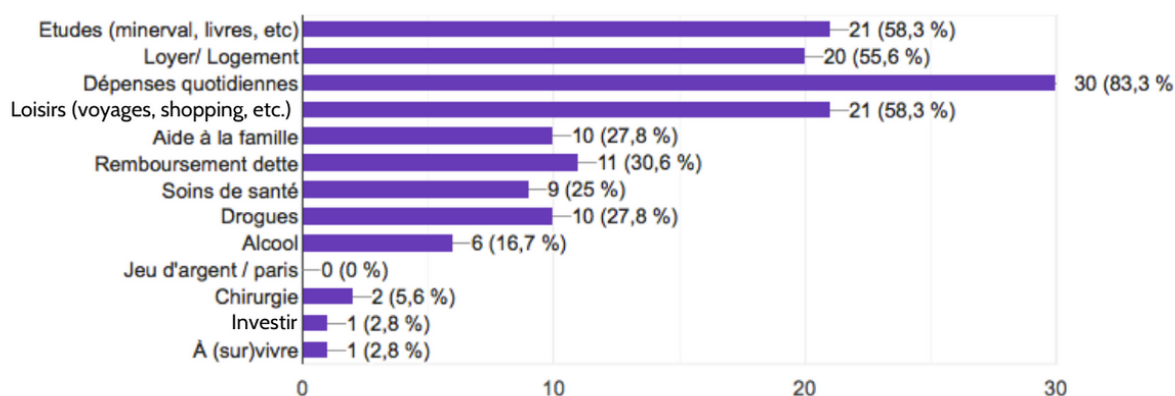
- 81,6% des étudiant·es font de l'escorting. Les autres nomment leur activité comme « travail du sexe », « prostitution », « cam girl/boy ».
- 97,4% rencontrent leurs client·es sur des sites d'escorting ; 52,6% sur des applications ; 26,3% sur des réseaux sociaux
- Les passes se déroulent chez les client·es à 91,9%, mais aussi à l'hôtel (64,9%), chez soi ou dans une voiture (37,8%).
- Leur activité est plutôt régulière : 44,4% rapportent faire des passes une à plusieurs fois par semaine, et 36,1% une fois par mois.

Revenus et dépenses

97,3% des répondant·es reçoivent de l'argent en échange de leurs services, 16,2% affirment recevoir du matériel (« des cadeaux ») et 8,1% reçoivent des drogues. Aucun répondant·e ne reçoit pas d'argent.

Les étudiant·es expliquent qu'ils dépensent l'argent reçu par le travail du sexe en premier lieu pour des dépenses quotidiennes, ensuite pour leurs études (minerval, livres, etc.) et pour des loisirs (voyages, shopping). 56,6% des répondant·es reçoivent une aide financière de leur famille et 48,6% ont un job étudiant.

Figure 1 : Les dépenses que permettent les revenus tirés de l'activité



Aspects perçus comme positifs et négatifs de l'activité

Parmi les aspects positifs abordés par les étudiant·es, l'argent rapide (88,2%), les horaires flexibles (76,5%) et l'indépendance (58,8%) reviennent le plus souvent.

L'aspect négatif le plus souvent mentionné est le secret (64,7%). En effet, 63,9% des répondant·es en ont parlé à quelqu'un·e, en majorité un ami·e ou un autre travailleur·euse du sexe. Mais concrètement, c'est souvent une seule personne de l'entourage qui connaît l'activité de l'étudiant·e, et seuls 9,7% en ont parlé à un membre de leur famille. Les autres aspects négatifs liés à l'activité sont les clients désagréables, les gains imprévisibles, le manque de client·es et les jugements de la part des proches et de la société.

Figure 2 : Aspects positifs

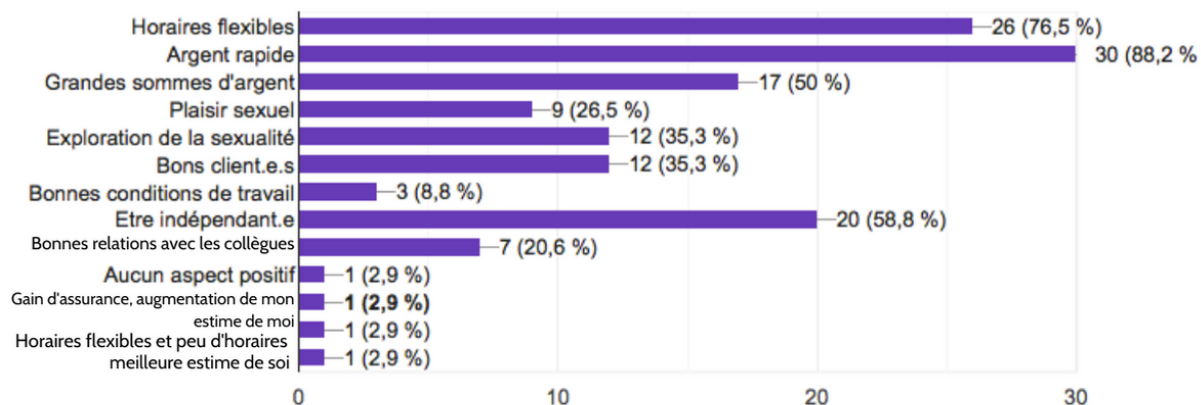
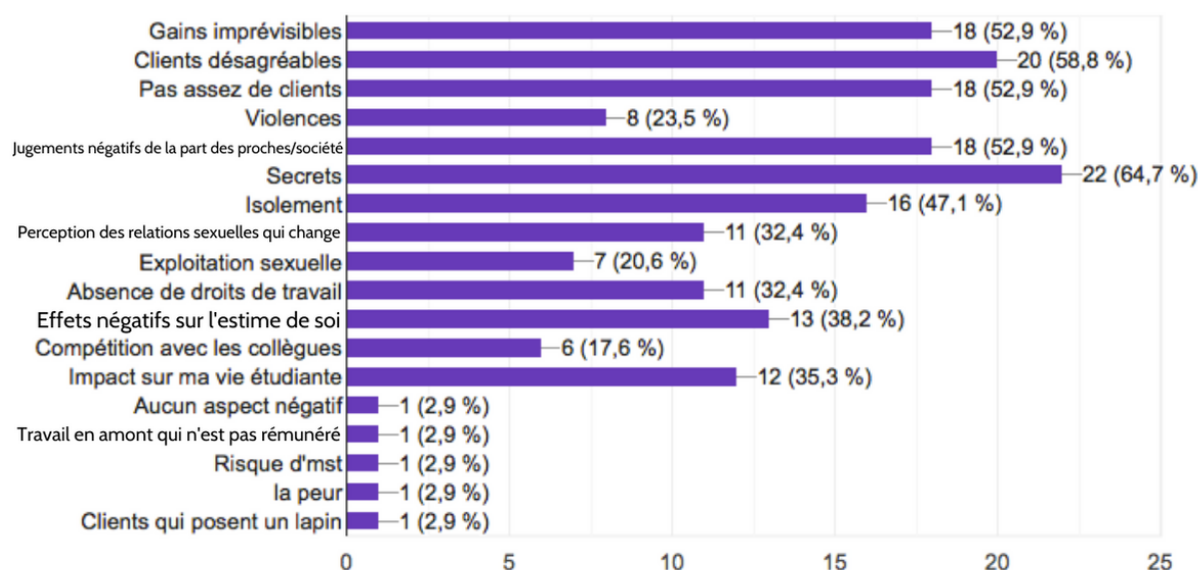


Figure 3 : Aspects négatifs



Stigmatisation et secret

Les entretiens individuels ont permis d'approfondir les thèmes abordés dans le questionnaire en ligne. Ils ont particulièrement mis en avant les enjeux liés à la stigmatisation et au secret autour de l'activité. La non révélation de l'activité se traduit dans différents domaines de la vie des personnes rencontrées :

- Des opportunités manquées dans la prise en charge médicale.
- La contrainte à rencontrer les client·es en dehors de son logement partagé (familial ou colocation).
- L'absence de soutien de la part des proches (famille, ami·es, autres étudiant·es, etc.).

Ce secret généralisé, à un ou plusieurs niveaux de la vie privée, engendre de nombreux mécanismes pour le maintenir, donc une importante charge mentale et une fatigue émotionnelle.

Extrait d'entretien avec Rodrigo : *« Avant, quand j'habitais tout seul et que j'avais pas d'argent du tout, j'avais 5€ pour toute la semaine... Je recevais à la maison. Mais maintenant je reçois plus à la maison. (...) Je suis en colocation et je peux pas. Simplement, je peux pas. Donc soit, je vais chez les clients, soit on va... C'est moi qui propose le rendez-vous, je propose le rendez-vous juste à côté de la gare du Luxembourg (un hôtel) (...) À l'époque, j'étais sur le site Quartier Rouge. Maintenant, je n'y suis plus (...) parce que je suis dans une maison en colocation. Et la communication sur Quartier Rouge c'est toujours des appels. (...) Les gens qui habitent avec moi vont entendre que je suis en train de discuter de prix (...). »*

Extrait d'entretien avec Vincent : *« J'ai une bonne amie qui fait de l'escorting. On s'est rencontrés justement à l'Unif, on s'entend hyper bien. Et elle me l'avait avoué elle... Parce que j'avais demandé comment elle fait pour gagner de l'argent. Et elle me l'a avoué et je lui dis dit que moi aussi je fais ça ! Et après on s'est hyper bien entendu. C'est bien d'avoir une amie parce que comme ça tu peux te confier. Dans ce milieu c'est plutôt renfermé, on n'a pas tellement envie d'aller parler aux autres s'ils sont pas dans la même situation. »*

Extrait d'entretien avec Alex : *« Oui, c'est épuisant. J'étais déjà épuisé.e émotionnellement et physiquement avant de commencer, parce que tu peux pas évoluer dans le monde dans lequel on vit en étant une personne non-binaire et queer, sans quasi de thune, en étant en pleine forme tout le temps. Donc j'étais déjà épuisé.e et je le suis encore plus maintenant. Parce que ça me demande énormément de temps et d'énergie. Parce que c'est une double vie ! La journée, je suis en stage et en formation et le soir je continue de travailler jusqu'à minuit, voir une heure. Le lendemain je suis debout pour être à dix heures au boulot. »*

Extrait d'entretien avec Ric : *« Et aussi c'est difficile pour moi parce que j'habite en partie à Bruxelles et en partie chez mes parents dans ma ville natale. Et je peux pas leur dire : je vais à Bruxelles. Ils vont demander : pourquoi maintenant ? (...) Quand je suis à Bruxelles, je peux faire ce que je veux. Je suis là, (je dis) à mon copain : j'ai un client maintenant et je reviens après te voir. Et il me dit aussi quand il a des clients parce qu'il est masseur. Donc ils viennent à sa maison, donc j'attends avec lui. Et il dit : j'ai un client à cette heure-là, à cette date- là. On se dit tout. »*

Constats et besoins en matière de services psycho-médico-sociaux

- 48,6% des répondant-es rapportent ne connaître aucune association psycho-médico-sociale à destination des travailleur-euses du sexe.
- 94,3% ont accès à des services médicaux, qui sont pour 89,2% remboursés grâce à une mutuelle, assurance maladie ou carte médicale.
- Mais 83,8% ne parlent pas de leur activité à leur médecin.
- À la question des services auxquels iels aimeraient accéder, les dépistages anonymes et gratuits, les distributions gratuites de préservatifs arrivent en premier lieu, suivis des consultations psychologiques, de l'information légales, de l'aide sociale et des consultations médicales.
- Les freins avancés par ces étudiant-es dans l'accès à ces services la crainte du jugement et la crainte pour leur anonymat.